



Lectures
Les comptes rendus

Adam Ferguson, *Essai sur l'histoire de la société civile*

Marc-Antoine Pencolé



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lectures/16395>

ISSN : 2116-5289

Éditeur

Centre Max Weber

Référence électronique

Marc-Antoine Pencolé, « Adam Ferguson, *Essai sur l'histoire de la société civile* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2014, mis en ligne le 10 décembre 2014, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lectures/16395>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors

Adam Ferguson, *Essai sur l'histoire de la société civile*

Marc-Antoine Pencolé

- ¹ L'*Essai sur l'histoire de la société civile* d'Adam Ferguson paraît à Édimbourg en 1767 dans le contexte d'émulation intellectuelle du *Scottish Enlightenment* (les Lumières écossaises), conduit par des figures telles que David Hume ou Adam Smith. Constituant une des premières enquêtes de grande ampleur sur la logique du social et s'appuyant sur une réflexion épistémologique spécifique à son objet, l'œuvre consacre Ferguson comme un des fondateurs de ce qui deviendra la sociologie et la philosophie sociale : le lecteur contemporain ne peut qu'être surpris par certaines analyses qui préfigurent celles de Durkheim, Tönnies ou Simmel, sans compter l'influence directe qu'elle a eu sur l'*Aufklärung* ainsi que sur l'idéalisme allemand, sur Hegel et sur Marx.
- ² La première traduction française, par Claude-François Bergier en 1783, avait déjà été révisée par Claude Gautier en 1992¹, mais Patrick Vieu a entrepris ici une retraduction complète de ce texte rendu difficile par la subtilité de ses nuances et la fréquence de ses images et métaphores, en privilégiant systématiquement la lettre sur l'élégance. La solide introduction qui accompagne cette retraduction et réussit brillamment à dénouer les fils de l'œuvre tient aussi lieu de commentaire et de réflexion sur la signification historique et l'actualité de la pensée de Ferguson. Les choix de traduction difficiles sont signalés dans le corps même du texte par une parenthèse donnant l'original anglais, et sont discutés en note. Signalons à ce propos la présence d'un appareil de notes considérable assurant le commentaire détaillé des argumentations les plus importantes dans l'économie de l'ouvrage et surtout apportant les références littéraires, philosophiques ou historiques qui structurent le paysage intellectuel des Lumières écossaises et sont implicitement mobilisées par l'auteur qui les considérait acquises par ses lecteurs.
- ³ L'intérêt de l'épistémologique de Ferguson est double. Premièrement, comme l'expose d'emblée la première partie de l'essai, le penseur conjugue, dans leur tension, une conception téléologique de l'histoire et un empirisme d'une grande modernité. À l'instar de l'individu qui progresse tout au long de sa vie en passant par divers stades, l'espèce humaine a ceci de particulier qu'elle aussi se développe depuis l'enfance sauvage jusqu'à

la maturité civilisée. Cette théorie, jointe au postulat de continuité entre les inclinations et les instincts des hommes et femmes d'aujourd'hui et ceux de leurs ancêtres, permet à l'auteur d'envisager la possibilité d'une science historique et surtout *empirique* du progrès humain. Comme le naturaliste, qui ne procède jamais que par le « recueil des faits » et ne s'appuie que sur des « doctrines tirées d'observations et d'expériences particulières » (p. 2), Ferguson peut espérer, par un raisonnement inductif, inférer de ses observations des sociétés actuelles, qu'il s'agisse des Écossais ou des Indiens d'Amérique, les lois et les principes généraux de l'évolution sociale. La diversité des formations humaines s'explique alors par le croisement des qualités universelles de la nature humaine, de circonstances fortuites – notamment climatiques, reprenant Montesquieu, mais pas seulement² –, et de dynamiques immanentes au social.

- 4 À cela, Ferguson ajoute une critique radicale des théories de l'état de nature, fût-il une simple fiction à la manière rousseauiste. « L'homme doit être pris en groupe, ainsi qu'il a toujours vécu » (p. 4) ; d'abord empiriquement, parce qu'on n'a jamais pu observer de membres de l'espèce qui en soient restés à cet état naturel, ensuite épistémologiquement, parce que l'humain sur lequel on raisonnerait alors n'en serait, de par sa solitude, plus vraiment un. C'est à une représentation du social comme transparent et donnant à voir ses fondements dans une décision collective volontaire que cherche à échapper Ferguson : les individus tendent spontanément à se conserver et à reproduire l'espèce et à s'associer, avant même toute ratiocination quant à l'utilité qu'il serait possible de tirer d'un pacte passé avec autrui. Se trouvent donc condamnés à la fois l'improbable artifice théorique de l'état de nature, et l'anthropologie simpliste de la raison individualiste de Hobbes. Ferguson se démarque de ses prédécesseurs non seulement par ses positions résolument anti-utilitaristes mais aussi par son évaluation prudente des bouleversements industriels économiques dont le siècle est le témoin. Le conflit est inhérent aux interactions humaines, mais la rationalité économique n'en est certainement pas la cause. La socialité naturelle ne prend pas tant la forme d'une reconnaissance de soi dans l'humanité entière que celle de l'inscription dans un groupe déterminé : l'adhésion à une communauté implique l'exclusion de son autre, l'en-dehors du groupe, et la solidarité qui unit la première se fait *contre* le second. Ce conflit socialisateur n'est pas seulement destructeur, mais donne également aux individus l'occasion d'exercer leurs talents et leurs vertus et de s'élever dans la difficulté. Ainsi, l'intérêt individuel qui gouverne la sphère marchande, bien qu'étant lui aussi facteur d'interdépendance et de réciprocité dans l'échange et de progrès de la culture et des arts, ne permet très souvent pas de rendre compte des amitiés et des inimitiés désintéressées qui font la majeure partie du lien social. La *société civile* ne se réduit pas à la *société marchande*, mais la dépasse largement.
- 5 La société civile provient de l'établissement de la propriété et des premières inégalités, tout aussi historiques, mais ce qui apparaît comme son principe semble aussi devoir être la cause de son effondrement. La spécialisation des tâches, d'abord, assure certes des gains de productivité non négligeables, mais, lorsqu'elle se mue en division du travail, elle dépouille le producteur de la technique ; et le génie du maître se cultive quand celui de l'ouvrier reste en friche : « l'ignorance est mère de l'industrie », et « les manufactures, en conséquence, prospèrent davantage là où l'esprit est le moins consulté et où l'atelier peut, sans grand effort d'imagination, être regardé comme une machine dont les parties sont des hommes » (p. 183), ce que Marx reprendra dans le texte.

- 6 Ensuite, de l'inégalité et de la « séparation des arts et des métiers » découle inévitablement l'abaissement moral des classes subordonnées et la généralisation de la rationalité économique ; la société civile tend à être absorbée par la société marchande, le processus conduisant au « déclin » (cinquième partie), puis à la « corruption » et à « l'esclavage » (sixième partie). Malgré leur position inférieure dans l'échelle fergusonnienne du progrès, les sociétés pré-marchandes deviennent alors le pivot d'une critique morale du devenir ambivalent de la société civile. Par le mécanisme anthropologique de l'habitude, se constituent des secondes natures, les « mœurs », lesquels, selon la dynamique spécifique du social, sont signes, symptômes, mais aussi causes dans l'ordre social : l'opérateur de décentrement que sont les sociétés traditionnelles – Ferguson a grandi au pied des Highlands et était familier des systèmes claniques – autorise la formulation d'une critique littéralement anachronique des formes ambivalentes du progrès et offre une perspective à partir de laquelle envisager une réforme des mœurs, ce que Patrick Vieu nomme une « politique morale », laquelle traverse en filigrane tout l'essai.
- 7 Cette place centrale accordée aux mœurs et à la société civile, par opposition à l'État et à la société marchande, est caractéristique du profond rééquilibrage que Ferguson fait subir à la théorie sociale. D'une part, la capacité de constitution de la nature humaine, dotée d'un principe de progression et animée par un désir de perfectionnement, se voit considérablement amputée par les déterminations extérieures – le sol, le climat et diverses circonstances. D'autre part, à la constitution politique qui règle la vie des citoyens, sur le mode d'une volonté collective transparente à elle-même, et sur laquelle la philosophie classique concentrait ses efforts en cherchant la forme idéale de régime, l'auteur substitue les mœurs, le résultat de cette logique opaque de sédimentation de l'activité propre au social.
- 8 La volonté pré-sociologique de Ferguson d'étudier empiriquement le devenir des sociétés, et sa sensibilité aux contingences croisées qui obscurcissent les origines des formations humaines, ainsi qu'à leur diversité et à l'opacité de leur fonctionnement, participent à cette double destitution qui ouvre la voie des théories critiques modernes de la société. Outre la discussion de problèmes épistémologiques encore actuels, la retraduction de l'essai de Ferguson donne l'occasion de redécouvrir un texte à l'influence certaine sur l'histoire de la philosophie et de la sociologie, et autant précurseur de quelques théories majeures qu'à rebours des tendances induites par les bouleversements économiques et intellectuels de son temps.
-

NOTES

1. Ferguson Adam, *Essai sur l'histoire de la société civile*, tr. Bergier Claude-François, Gautier Claude, Paris, PUF, 1992.

2. Même si le commentateur insiste surtout sur la reprise par Ferguson de la théorie des climats, on notera tout de même que plus en marge apparaît déterminante la présence des autres groupes humains et les échanges et les équilibres qu'elle induit, et que l'auteur mentionne souvent, sans

les réduire au climat, le hasard, les occasions, voire les « sources de la mode qui sont encore plus inexplicables et obscures » (quatrième partie, section 3, p190).

AUTEUR

MARC-ANTOINE PENCOLÉ

Professeur agrégé de philosophie.